

NOS DELASSEMENTS

LE THÉÂTRE DE SOCIÉTÉ

S'il y a, de nos jours, tant de douleur domestique dans les familles, c'est qu'on s'y livre trop au plaisir : dans des temps plus chrétiens, il y avait moins de plaisir, et beaucoup plus de bonheur.

DE RONALD.

La vie chrétienne est une vie sérieuse, pénible, et par conséquent, formellement opposée à la mollesse qui règne à présent.

MME DE MAINTENON.

L'homme, condamné au travail, a besoin de repos et de récréation, s'il veut conserver les forces de son corps et de son esprit. Nous croyons que cette vérité n'a pas besoin de démonstration, et qu'il est inutile de rappeler la légende bien connue de l'apôtre saint Jean jouant avec une perdrix. Cependant, si tout le monde reconnaît, en théorie et en pratique, l'utilité et la nécessité des délassements, l'on ne songe guère à y voir une question importante, et à considérer l'influence que les différentes manières de s'amuser peuvent avoir sur les destinées des individus et des sociétés. Et nous sommes sûrs d'en étonner plusieurs en traitant sérieusement devant eux le sujet des divertissements. Le monde s'amuse, mais ne prend pas la peine d'analyser la nature de ses amusements. Pourtant, ce n'est pas faute d'y tenir. Au contraire, il s'y livre avec ardeur, cherchant sans cesse à en inventer de nouveaux, et paraissant enfin faire du plaisir le principal objet de la vie. A tous les siècles, l'homme a voulu se récréer et se divertir ; mais nulle époque n'a montré la soif de jouissances que nous voyons de nos jours. Jamais on n'a porté si loin la recherche et le perfectionnement des plaisirs. Ne sommes-nous pas dans le siècle du progrès ?

Le théâtre de société compte certainement au premier rang parmi ces amusements d'invention nouvelle. Servant à faire briller le talent et les heureuses facultés de ceux qui s'y adonnent, et, par là, mettant en jeu toute une passion puissante, la vanité, ce divertissement devait nécessairement acquiescer une vogue immense. Et Mde de Girardin, parlant avec pleine connaissance de cause, a pu dire avec justesse et vérité que "de tous les plaisirs dus à la civilisation ou même à la corruption, ce qui pourrait bien être synonyme, la comédie de société est sans contredit le plus vif, sinon pour les spectateurs, au moins pour tous les amateurs à prétention qui composent la troupe."

D'un autre côté, destinée à charmer les loisirs des classes bien élevées et des esprits délicats, la comédie de salon semble devoir échapper aux reproches d'immoralité et d'impudicité qu'on a faits, avec trop de raison, au théâtre. On ne saurait voir un foyer de corruption, un agent de destruction morale dans ce qui ne veut plus être qu'une honnête récréation d'honnêtes gens. Cependant, disons-le de suite, il y a des objections, et de graves.

Le théâtre privé ou de société tire naturellement et essentiellement son origine du théâtre public. C'est constater tout d'abord qu'il doit y avoir entre les deux un grand air de ressemblance. Or, on connaît les censures et les condamnations encourues par le théâtre de toutes les époques, mais plus particulièrement de nos jours. Il y aurait miracle si ce qui est fait à l'imitation d'une chose aussi blâmable était absolument sans reproche.

Mais, pour apporter autre chose que des présomptions, voyons, non pas ce que le théâtre de société peut être ou doit être, mais ce qu'il est réellement. Et d'abord, quelles sont les pièces qu'on y représente ? Bien entendu, ce ne seront pas des tragédies ou de grandes comédies, qui nécessiteraient une foule de personnages, et des frais de mise en scène. On jouera de petites comédies, des vaudevilles, des opérettes, etc. Or, généralement, le caractère de ces pièces n'est pas fort élevé. Ce n'est pas dans ce genre que se déploie le génie des auteurs. La morale est facile, la plaisanterie, quelque peu leste, parfois grivoise, l'intrigue, souvent corsée. Autrement, comment une comédie aurait-elle du succès ? N'oublions pas que cela est de fabrication et de mode parisienne.

Du reste, supposons que la pièce choisie soit de celles dites morales. Cela fait-il qu'il n'y aura plus aucun danger dans nos représentations ? Voici ce que dit à ce sujet un auteur qui a étudié la question d'une manière spéciale :

"Comme les pièces de théâtre, ainsi que les romans, ne vivent que d'amour, vous aurez, pendant tout ce temps, des jeunes femmes et même des jeunes filles qui s'évertueront à parler le mieux possible, *coram populo*, le langage de l'amour, et à en manifester les sentiments avec toutes leurs nuances, les unes pour un autre personnage que leur mari, et les autres pour le jeune premier de la compagnie, quel qu'il soit. Ne voyez-vous aucun danger à jouer ainsi avec les séductions des passions humaines, même en paroles seulement ; et, s'il est déjà périlleux de les lire, quand on ne les éprouve pas, qu'est-ce donc de les reproduire assez vivement pour s'y intéresser soi-même, et y intéresser les autres ? Croyez-vous qu'on puisse le bien faire, jusqu'à l'illusion, sans mettre dans cette fiction quelque chose de la vérité de la passion, et n'est-ce pas dans son cœur qu'il faut trouver cette vérité ? Voilà donc une fiction qui prépare singulièrement à la vérité."

Le premier danger viendra donc du sujet même de la représentation, du rôle que l'on sera obligé de remplir, et dont on ne peut impunément se pénétrer. Maintenant, quels seront les acteurs du théâtre de société ?

Les gens de la société, naturellement, c'est-à-dire des personnes distinguées par leur rang, leur éducation et leur savoir-vivre. Voilà, à coup sûr, d'excellentes garanties que tout ce qui se passera dans ces divertissements sera d'un caractère parfaitement convenable.

Et pourtant, la condition même de ces acteurs improvisés ne présente-t-elle pas un autre mauvais côté de ces amusements ? Quel goût étrange pousse des gens du meilleur ton à envier les succès du comédien et à suivre, en amateur, une profession aussi basse et aussi avilissante ? En vérité, celui qui voudra se donner la peine d'y réfléchir un peu verra dans ce fait une véritable anomalie, et, dans ces personnes, une déchéance et une abdication de dignité. Si la comédie de salon ne mettait en scène que des hommes, les dangers et les inconvénients seraient peut-être moindres. Mais cette jeune fille et cette mère de famille sont-elles bien à leur place sur ce théâtre, quelque restreint et quelqu'intime que soit le cercle des spectateurs et des admirateurs ?

C'est une femme du monde, et du plus grand monde, qui nous répond : "On ne joue que devant quelques intimes, nous le voulons. On choisit avec un scrupule extrême les pièces à représenter, c'est possible. On ne s'associe pour les mettre en scène qu'à des personnes d'une délicatesse éprouvée et d'un tact exquis, nous le croyons encore. On apprend avec une grande facilité, on répète à la hâte, et ce ne sont, en réalité, que quelques moments de loisir employés d'une façon plutôt que d'une autre, nous l'admettons. Mais toutes ces concessions faites, il n'en reste pas moins admis qu'une jeune personne ne peut jouer la comédie sans déchirer le voile dont chacun de ses sentiments intimes doit rester soigneusement enveloppé."

"On répète. C'est là, chacun l'avoue, le côté piquant des représentations. Il s'établit une certaine familiarité entre les acteurs : cette familiarité, le jeu théâtral l'exige, il y a accoutumance. Mais ce n'est pas tout : on distribue les rôles, et alors s'effectuent d'étranges rapprochements. . . Pure convention ! s'écrient-ils ; illusion de quelques moments qu'on prend, qu'on laisse à volonté !

"Peut-être. Mais pense-t-on pouvoir faire impunément abstraction de ce qu'il y a de plus précieuses dans les habitudes d'une femme chrétienne ? Pense-t-on qu'elle puisse mentir un seul instant à ses habitudes de retenue, entendre certains mots, soutenir certains regards, sans que sa chasteté morale ne s'en altère à un degré quelconque ? Oh ! non ; l'âme modeste s'effraie même de la ressemblance avec le péché ; elle se sent mal à l'aise dans cette situation dont la fausseté seule constitue l'innocence."

Mais nous nous demandons quels peuvent être les avantages et les bons résultats de ces délassements, à part le frivole amusement qu'ils procurent aux oisifs ? Aurait-on en vue les intérêts de l'art, le perfectionnement du goût ? A coup sûr, ce n'est pas dans ces exercices qu'on apprendra à connaître et à apprécier le beau. La perfection de la forme n'est ni dans ce qu'on représente, ni dans la manière dont on le représente. Ce n'est pas là qu'une jeune fille formera l'esprit, pas plus qu'elle ne se formera le cœur. Ce n'est pas là qu'elle se préparera aux devoirs et aux luttes de la vie. Ce que le comédien apprend avant tout, c'est à déguiser ses pensées et ses sentiments, à se présenter avec un extérieur et un langage affectés. Or, la femme n'a pas besoin de pareilles leçons. Mais n'y aurait-il pas d'autres moyens d'employer le temps ? N'y a-t-il pas d'autres études et d'autres travaux qui réclament ces jeunes filles, dont l'ignorance et l'incapacité sont parfois désespérantes ? N'y a-t-il pas d'autres occupations bien autrement importantes, et, en même temps, d'autres jouissances plus calmes et plus pures pour cette jeune mère de famille ? Quel goût et quelle application aura-t-elle pour les soins qu'elle doit donner à ses enfants, à son ménage, lorsque son esprit sera livré à ces recherches frivoles, et qu'elle n'aura plus d'autre souci que d'assurer le triomphe de sa vanité ? Ah ! ce n'est pas ainsi que se sont formées nos mères !

Enfin, la société en est-elle réduite à cette indigence qu'elle ne trouve plus en elle-même le secret de s'amuser, et qu'elle soit obligée d'en demander le secret à ceux qui sont payés pour faire rire ou pleurer le public ? Nos pères n'avaient pas le théâtre de société. Devons-nous croire qu'ils eussent des goûts moins délicats, des manières moins élégantes, ou moins polies ; qu'il y eût alors moins d'esprit et moins de gaieté, et qu'on fût moins heureux ?

Non, si l'on veut parler avec franchise, on sera forcé de convenir qu'en s'adonnant à ce nouveau genre de divertissement, on n'a d'autre but que de satisfaire cette passion pour le théâtre qui est la grande plaie de notre siècle. On n'est pas satisfait d'avoir accès au théâtre public ; on veut avoir le théâtre chez soi ; à force d'admirer et d'applaudir les comédiens, le spectateur veut devenir comédien lui-même, et être applaudi à son tour.

Le salon changé en théâtre ; le maître et la maîtresse de la maison changés en baladins. Ce n'est plus du progrès : c'est une révolution. C'est une atteinte portée à l'inviolabilité du sanctuaire domestique—c'est un échec de plus au caractère pur et sacré de la vie de famille : c'est un autre signe des temps.

Avant de terminer, nous citerons encore l'opinion d'un journaliste français sur ces comédies de société. Il a résumé, en termes énergiques, les principales objections que nous venons d'exposer :

"De tous les désordres que l'histrionisme peut produire, la comédie de société, malgré son air léger et de peu d'importance, est peut-être l'un des plus graves et des plus dangereux."

"Les autres, on les connaît, et personne ne les nie, depuis les moralistes qui furent des saints, jusqu'à ceux qui sont des philosophes, depuis les Pères et Bossuet jusqu'à Jean-Jacques Rousseau ; tandis que la comédie de société ne paraît guère qu'une occupation innocente, un joli goût de gens bien élevés et d'instincts artistes, un passe-temps charmant, pendant lequel on ne médite point du prochain, comme disent les badauds qu'on rencontre au fond de toutes les questions. Les observateurs d'épiderme ne voient dans cet amour envahissant des spectacles que le besoin d'amusement nécessaire à l'homme, et à la misère de sa destinée et de son cœur. Mais ils oublient que les sociétés se jugent par leurs amusements encore plus que par leurs travaux. Elles ressemblent aux enfants dont la supériorité réelle apparaît moins à la classe qu'aux récréations. L'occupation du loisir des peuples donne généralement leur mesure. Que penser d'une société si affolée de théâtre qu'elle se fait théâtre elle-même, et, lasse de son personnage vrai, entre dans les rôles qu'elle répète ?

"Les anciens ont aimé les spectacles, l'histoire nous dit avec quelle fureur. Quand les barbares arrivaient sur l'empire, et que de tous côtés, dans les compétitions pour le sceptre, dans les discordes intestines, le sang coulait et montait, pour les étouffer, jusqu'à la bouche des nations mourantes, il fallait encore à l'antiquité persistante et incorrigible ses cochers, ses gladiateurs, ses histrions et ses cirques."

"Crassus, faisant la guerre aux Parthes, emmenait avec lui une troupe de comédiens, et beaucoup d'autres Romains eurent à leur solde, soit dans la paix, soit dans la guerre, leur troupe de comédiens, comme Crassus. Seulement, ne nous y trompons pas, ces comédiens étaient des esclaves. C'étaient au moins des mercenaires, des affranchis, des gens de bas-étage."

"Ni Crassus, ni personne, même quand Rome, comme une femme qui se jette du haut d'une tour, se précipitait dans sa dernière heure, ne songea une minute à introduire la comédie dans la famille, et à la faire jouer par sa femme, ses filles et ses fils. Même dans Rome éperdue et perdue, dans Rome devenue le corymbant de ses arènes et de ses jeux, une pareille idée ne put effleurer ces cerveaux corrompus, mais qui avaient appris dans la loi romaine la majesté du père et du magistrat domestique : *pater familias*. Eh bien ! voyez donc le progrès des peuples : cette idée devait venir plus tard. Elle paraissait anti-romaine. Le paganisme n'en voulait pas. Elle devait pousser après beaucoup de siècles, il est vrai, dans le cerveau des nations chrétiennes, et nous devions la réaliser avec cette légèreté charmante "qui ne voit pas grand mal à ça" comme nous avons le droit de le dire, tant notre vieillesse, ainsi qu'on le sait, a le cœur pur !

"Et nous avons donné ce dernier spectacle par amour des spectacles. Il faut y réfléchir pour y croire ; ce qui scandaliserait l'antiquité, si on la tirait du sépulcre, ne scandalise nullement le christianisme de nos mœurs. Demandez pourtant au christianisme, demandez à l'Eglise et à la conscience qu'elle pénétre de son esprit, si elle ne voit nul inconvénient à ces amusements artistiques et littéraires, si c'est simplement insignifiant et destiné à nous faire passer agréablement quelques heures, que ces comédies de société qui tuent la société, et que des mères jouent devant leurs filles, quand elles ne les jouent pas en camaraderie avec elles. Demandez à l'Eglise si cette mêlée des enfants et des pères, dans des amusements au moins frivoles, n'affaiblit pas l'autorité parmi les uns et le respect parmi les autres. Demandez-lui enfin, à cette Eglise, qui se connaît en passions, qui jauge éternellement le cœur et les reins de l'homme de ses mains puissantes, si la pureté des cœurs et toutes les vertus de la famille ne sont pas menacées de périr dans ces comédies qui chauffent à blanc toutes les vanités, en concentrant le feu de tous les regards sur elles."

Nous croyons inutile d'insister sur les conclusions que nous devons tirer de ce qui précède, et sur l'application que nous devons en faire. Ne voyant pas du tout ce que nous pourrions gagner à l'introduction du théâtre de salon en ce pays ; mais, au contraire, voyant parfaitement ce que nous aurions à y perdre, il nous reste seulement à exprimer le désir que ce genre d'amusement ne puisse jamais prendre racine dans notre société. Dussions-nous être traités d'arriérés et de rétrogrades, abstentions-nous de goûter à ces beaux fruits de la civilisation d'entremer : nous ne nous en porterons que mieux.

Avril 1877.

M. J.

ÇA ET LÀ

Au moment où les organes de barbarie se préparent à reparaitre avec le retour des beaux jours, et à recommencer leur atroce fonction, on lira avec intérêt le *fait divers* suivant que rapporte un journal de New-York :

"Deux joueurs d'orgue italiens, Tomaso Dunderi et Antonio Mazzoni, comparaissent devant la cour des "Special Sessions," sous la double accusation de cruauté envers deux enfants et le public, portée par M. Edward Chiardi, au nom de la société protectrice des enfants. Chacun des musiciens était accompagné d'un enfant qu'il nommait son fils ; cela faisait l'objet de la première accusation. La seconde, qui rencontrera l'approbation de toutes les personnes raisonnables, était formulée ainsi : "Que ledit Antonio s'est fait un métier de parcourir les rues publiques, portant avec lui

"une boîte carrée, pourvue d'une manivelle, au moyen de laquelle il fait sortir de la boîte des sons horriblement discordants qui écorchent les oreilles et attaquent le système nerveux des habitants de notre glorieuse métropole."

"Mazzoni a été reconnu coupable sur les deux accusations et condamné à payer une amende de \$50. Quant à Dunderi, il a été envoyé pour un mois à la prison de ville."

Cette allégation relativement au délit particulier que commettent les joueurs d'orgue de barbarie est superbe. Il ne lui manquerait qu'être appuyée sur une section du statut criminel pour servir dans notre pays à la répression de ce fléau.

CORRESPONDANCE

M. le Rédacteur,

Comme je sais que, généralement, de longues discussions littéraires sont ennuyeuses pour la plupart des lecteurs, je ne prendrai pas la peine de répondre à M. Tremblay, qui, ne pouvant justifier sa boutade injuste et anti-patriotique à l'égard de nos écrivains, aurait dû comprendre que le silence est d'or dans de pareilles circonstances.

Il devrait remercier les rédacteurs de *L'Opinion Publique* d'avoir refusé de publier sa correspondance ; car, vraiment, elle est de nature à détromper tous ceux qui pouvaient s'imaginer que ses appréciations avaient quelque mérite. Ne voulant aucun mal à M. Tremblay, je ne relèverai pas toutes les erreurs et les imperfections que contient son écrit. Il répète si souvent d'ailleurs, que son opinion ne vaut rien, que les écrivains dont il parle ne doivent pas tenir compte de ses appréciations, qu'il serait absurde de donner à ses paroles la moindre importance.

Il suffira de citer l'un de ses principaux arguments pour juger du reste.

Il prétend qu'on ne devrait plus écrire, parce qu'il est impossible de faire mieux que ce qui a été fait. D'après ce raisonnement, on ne devrait plus écrire en France depuis deux siècles, et on ne devrait même plus chercher à rien inventer dans le domaine des sciences, car on ne trouvera jamais rien de plus remarquable que l'imprimerie, la vapeur et l'électricité. Que dis-je ? On aurait dû arrêter, depuis longtemps, la propagation des espèces, et M. Tremblay n'aurait jamais dû naître, car il n'est pas supérieur à ce que le monde a produit jusqu'à présent. Dans tous les cas (pour être conséquent), il ne devrait pas écrire.

DELTA.

LES FILS DE LA LIBERTÉ

Noms des Fils de la Liberté qu'on trouve écrits sur un vieux tableau autour du portrait de l'hon. L. J. Papineau :

André Ouimet, président.
J. L. Beaudry, maire actuel de Montréal, et Jos. Martel, vice-présidents.
G. H. E. Thérien, secrétaire-archiviste.
Georges de Boucherville, Greffier du Conseil Législatif de Québec, secrétaire-correspondant.
François Tulloch, assistant-secrétaire-correspondant, notaire, mort.
J. L. Neysmith, marchand, mort.
Toussaint Demers.
Narcisse Lafrenière, sellier, encore vivant.
Pierre Grenier.
Louis Dumais, boucher, mort.
Joseph Lettoré, typographe, mort.
L. P. Boivin, bijoutier, mort.
Remi Courcelles, tailleur, mort.
Casimir Arcout, cordonnier, mort à Chicago.
Dr. Amable Simard.
J. B. Label.
Joseph Gaudry.
James Finney.
Louis Lebeau.
Thomas Barbe, menuisier, Montréal.
F. Tavernier.
Joseph Dufaux, Montréal, marchand.
Joseph Leduc.
Paul Martin.
P. J. Damour.
Henri Lacaille.
Pierre Larceneur.
N. Berthiaume.
Narcisse Valois, l'un des hommes les plus entreprenants et des Canadiens-français les plus estimés de Montréal.
H. Carron.
H. A. Gauvin, l'un des exilés des Bernardes, mort.
André Lacroix.
C. O. Perrault tués à Saint-Denis.
Chamilly de Lorimier.
Norbert Laroche, mort à la Nouvelle-Orléans, compromis dans l'affaire Weir.
André Giguère, sellier, mort.
Louis Barré, tanneur, mort.
Simon Crevier, commerçant de cuir, mort.
André Lapierre, bien connu à Montréal, ancien marchand de cuir, encore vivant.
J. B. Brien.
A. B. Papineau, notaire à Saint-Martin, encore vivant.
Rodolphe Desrivières, marchand, mort.

— M. Victor Thériault, entrepreneur de pompes funèbres, dont l'établissement a été détruit par le désastreux incendie de dimanche dernier, a ouvert un autre magasin au No. 20, rue Saint-Urbain, à quelques portes de son ancienne place.